

## Éloge du refus

Serge Patrice Thibodeau

Numéro 52, printemps 1992

JE est un autre... hors de soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15120ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibodeau, S. P. (1992). Éloge du refus. *Moebius*, (52), 125–126.

## ÉLOGE DU REFUS

Serge Patrice Thibodeau

J'ai mis le feu au jardin originel, depuis, l'empyreume scande mes démarches erratiques. À l'avenant du monde, je vais, ton manteau sur mes épaules comme une étuve généreuse, affranchi des obscurs poètes et de leurs mornes ganches, des livres stériles et des fades horreurs; je vais, lentement, rassasié, rapatrié par la semence farouche du soleil. Le bonheur sans effort, l'honneur sans effroi qui jamais ne nous quittent : hommes, femmes et enfants, nous savons qui nous sommes. La toile est tissée mais qu'importe : je reconnais sa présence pour mieux l'éviter. Ma patience, mon amour, ma foi en la vie me l'indiquent : l'ami s'avance, l'espace ruisselle et s'estompent les doutes. Le bras tendu vers moi, il me montre la voie à suivre, son index désignant ma poitrine, ses yeux dans les miens. Je vais, je vois plus loin que mon corps. Le voyage cède la place à l'éveil, et seul, je refuse l'entourage corrosif des anges noirs quand l'âge sonne.

L'image s'efface, à sa place, une plage de sel m'encercle. Tout autour, les bruines se disloquent : la marge est un mythe. Il parle de latitude, et vaste, le message, et de front. À la surface du poignet gauche, c'est la parole, avant que

ne se dessèche la main, et j'élève son corps au rang de l'écrin. Les nuits abrégées, dans la gorge ne reste que le soulagement. Je vais, et tantôt la nuque offerte aux vents je mendierai un baiser sur ta main. Le pied sur le rocher, l'homme heureux, la taille enlacée des lueurs de l'aube, l'énigme captive et je vais la résoudre. Mais l'heure du départ est venue, je vais, laissant derrière moi les siècles et ce qu'ils meublent de leurre : petits hommes et tristes cailoux, ennuyeuses statues. Je me glisse entre le marbre et ta chair, entre la page et ton doigt, entre le mot et ta langue. Aurais-tu soulevé de l'épaule les reflets du matin, ô mon élu, pour vêtement tu n'aurais qu'un poème. Car là-bas s'enfilent des perles d'eau : que si le ciel n'est pas le fond de la mer, pourquoi le vent fait-il tomber pluie de nuits, pluie de jours? Je vais, unique juge et seul jugé.

Certains jours je suis Jacob; d'autres jours, je suis l'Ange; mais chaque fois je demeure le combat. Sous un arbre s'incline la poésie. Au coin d'une rue, des haillons, un filet de salive qui pend des lèvres, une main crasseuse, sans voix, attendent que du ciel tombe une pièce de monnaie : nous en sommes là, à vouloir prendre sur nous la Création du Monde. Privé de la Source, le sol s'épuise; le vent souffle de la poussière dans nos cheveux. Nous avons oublié qui nous sommes : il nous a donc été facile de perdre notre dignité. Qu'avons-nous fait pour mériter pareil châtiment? un matin, de témoin se retrouver coupable : ce violoncelle qui me hante la nuit, le jour, cacher sa honte sous des verres fumés, et marcher courbé sous le poids de l'absence d'un seul et unique alibi. C'est l'image grandiose du poète. À l'heure où les façades s'écaillent, l'homme en moi se déchire : mes dents s'enfoncent dans ma langue et le souffle coupé je ravale, pris de vertige, mon cri. Je refuse de me taire : je renonce à l'envie de soulever le tapis et de m'y glisser, de disparaître entre le mur et le papier peint. Je suis le mendiant, l'aumône et la nudité de l'humain; et c'est ainsi que j'arrive et c'est ainsi que je m'en vais.